

ESSAI

Hubert Ripoll



Mémoire de « là-bas » Une psychanalyse de l'exil

MÉMOIRE DE « LÀ-BAS »

La collection [l'Aube poche essai](#)
est dirigée par Jean Viard

© Éditions de l'Aube, 2012
et 2014 pour la présente édition
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-0512-1

Hubert Ripoll

Mémoire de « là-bas »

Une psychanalyse de l'exil

éditions de l'aube

Du même auteur :

Le Mental des champions : comprendre la réussite sportive, Payot, 2008

Le Mental des coachs : manager la réussite sportive,
Payot, 2012

Remerciements

Je remercie celles et ceux qui m'ont témoigné leur confiance en me livrant « leur mémoire » et des souvenirs personnels, souvent très intimes. Je remercie également Patricia Legros pour ses lectures attentives et ses précieux conseils.

Prépare ta valise, tu pars demain

Ma décision d'écrire ce livre est née au moment même où je remettais à mon éditeur le bon à tirer de mon dernier livre. « Et maintenant? », me demanda-t-il, ses yeux fixant les miens. Pourquoi, à ce moment précis, s'est imposé à moi *Mémoire de là-bas*? Probablement parce que *Le Mental des champions*¹ bouclait, en quelque sorte, ma carrière professionnelle de psychologue du sport. J'y faisais la synthèse d'une vie d'universitaire passée à comprendre la PSYCHOLOGIE des sportifs d'exception. Je pouvais enfin me tourner vers autre chose. J'ai cependant été surpris par cette pensée qui, certes, m'effleurerait depuis quelques mois, mais jamais au point de me sentir prêt à passer à l'acte. L'idée était encore trop confuse pour être seulement évoquée. Et l'on ne parle pas d'un livre sur les pieds-noirs dans le bureau d'un éditeur du Quartier latin... Je n'en ai pas parlé.

Ainsi, l'Algérie m'envahissait soudainement après presque un demi-siècle de silence. Quarante-cinq ans

1. *Le mental des champions*, Paris, Payot, 2008.

exactement, depuis cette fin d'après-midi du 17 juin 1962 lorsque mon père m'avait brutalement lâché : « Prépare ta valise, tu pars demain.

— Demain, comment demain ?

— J'ai pu t'avoir une place sur un bateau. Tu iras à Nice, chez les B. qui t'hébergeront en attendant que nous rentrions, nous aussi. »

J'ai empilé les seules choses qui comptaient à mes yeux : mon album de photos, mon tourne-disque à piles Teppaz, ma collection de quarante-cinq tours, deux jeans, deux ou trois tee-shirts, quelques sous-vêtements, un maillot de bain.

La nuit fut courte. Arrivés tôt le matin sur le port, ceux qui partaient et ceux qui restaient avaient le visage bouffi de fatigue et les yeux rougis par les larmes. Je fus frappé par le mutisme de tous ces gens, inhabituel dans ce pays. Un silence que seule l'irruption, ici ou là, de sanglots mal contenus rendait encore plus lourd. Et je me suis retrouvé sur le pont du *Ville de Marseille* accompagné par un *Ce n'est qu'un au revoir* qui brisa le silence en sortant à l'unisson de milliers de gorges pendant que le pays s'éloignait.

L'espace d'un instant, et le port de Marseille apparut dans le lointain. On nous fit entrer dans un immense hangar, lugubre, où de petites tables de fortune avaient été installées pour les formalités administratives. On nous aligna dans une interminable file, nos encombrants paquets à la main. Je suis arrivé je ne sais comment sur le quai de la gare Saint-

Charles, puis dans le train qui me conduisit jusqu'à Nice, chez les B. J'avais 15 ans. Une nouvelle vie s'ouvrait à moi et me tendait les bras.

Curieusement, si j'en juge par les réactions de mes frères exilés et par ce que m'a révélé l'écriture de *Mémoire de là-bas*, je n'ai pas connu la nostalgie du pays ni la détresse de l'exil, même en ce froid hiver 1962 où, échoué en septembre à Toulon, j'ai vécu seul, unique pensionnaire d'un hôtel vieillot voué à la démolition en attendant que mes parents rentrent en France, un an plus tard.

Je suis retourné en Algérie en 1983 pour un cycle de conférences à l'université d'Alger. Je ne me rappelle pas, là encore, avoir éprouvé une véritable émotion en foulant le sol de ma terre natale. Invité l'année suivante pour un autre cycle de conférences, j'ai demandé à retourner à Philippeville, devenue Skikda. L'engagement fut pris mais le terrorisme naissant contraignit les autorités algériennes à annuler ce voyage. Ne pas revoir la ville de mon enfance, même si je l'avais souhaité, ne m'a pas vraiment affecté.

Ainsi, l'Algérie m'était silencieuse. Je ne la fuyais pas, elle m'était indifférente. Ce vide de sentiment m'interpellait parfois lorsque j'étais confronté à la « nostalgie¹ » de certains de mes amis. Psychologue, spécialiste de la mémoire de surcroît, je ne pouvais pas

1. Néologisme formé de la contraction de nostalgie et Algérie.

ne pas m'interroger sur ce que cachait ce silence et cette panne d'émotion, mais ma vie allait trop vite pour m'arrêter en chemin.

L'Algérie était pourtant très présente dans la maison de mes parents, même si l'on en parlait peu ; sauf quelquefois, autour de la table, lors de retrouvailles avec des amis de *là-bas*. De brèves évocations, des souvenirs fusaient d'un jet mais n'en appelaient pas d'autres. L'Algérie rôdait aussi, silencieuse, dans les sombres pensées de mon père que la détresse du pays perdu terrassait insidieusement. Il y a cinquante ans déjà.

Trois ans se sont écoulés depuis que j'ai entrepris ce travail. Trois années d'enquêtes, deux cents heures d'interviews, cinq fois plus à les travailler pour entrer dans les souvenirs de trois générations de pieds-noirs afin de comprendre les méandres de leurs pensées et la transmission de leur mémoire. Trois ans aussi à devoir répondre à cette redoutable interrogation que me renvoyaient fréquemment mes interlocuteurs, sans doute décontenancés par certaines de mes questions sur le sens de leur vie : « Et vous, pourquoi écrivez-vous ce livre ? » Que leur dire d'autre que je cherchais à élucider les tréfonds de la « piednoiritude¹ » ? Et puis,

1. Néologisme inspiré par le concept de négritude développé après la Seconde Guerre mondiale par des écrivains noirs francophones (Aimé Césaire, Léopold Sédar Senghor...) pour définir l'identité noire. De même, la piednoiritude définit l'identité pied-noire.

ne suis-je pas moi-même pied-noir? N'était-ce pas évident? N'était-ce pas légitime? Mais alors, pourquoi maintenant, après cette indifférence de près de cinquante ans? Il est encore trop tôt pour en parler. Revenons à ma démarche.

J'ai auditionné soixante-deux personnes de trois générations pendant des séances de deux heures environ, prolongées à plusieurs reprises par téléphone ou par écrit¹, sur plus de deux ans, et des dizaines d'autres pour de plus courtes interviews. La première génération concerne ceux ayant eu une acti-

1. La plupart de mes témoins m'ont contacté après avoir pris connaissance de mon travail, le plus souvent par internet, par le biais d'un blog ouvert le 1^{er} juin 2008, par lequel j'ai lancé un appel à participation, ou par l'intermédiaire de sites relayant cet appel. Les entretiens ont été réalisés entre octobre 2008 et janvier 2010. Ils se sont effectués en face-à-face pour la génération des anciens, également par téléphone et webcam pour les autres générations. Mes plus lointains contributeurs vivent à l'étranger – en Allemagne, au Canada et en Argentine. Les témoignages ont été transcrits mot à mot, puis soumis à leurs auteurs et corrigés ou complétés par eux au cours d'un ou de plusieurs entretiens complémentaires. Il s'agit donc d'un échantillon particulier, suffisamment intéressé par la question de la piednoiritude pour avoir eu connaissance de mon travail et être venu spontanément jusqu'à moi. Je ne prétends pas, par conséquent, généraliser mon analyse et mes conclusions à l'ensemble des pieds-noirs et à leurs descendants.

tivité professionnelle et fondé une famille en Algérie. La deuxième génération est composée de ceux qui étaient adolescents ou jeunes adultes avant l'exode. La troisième génération regroupe ceux nés en France après 1962. Ces trois générations couvrent donc soixante-six ans. Au moment de l'interview, mon témoin le plus âgé avait 92 ans et le plus jeune 26 ans.

Je ne suis pas historien mais psychologue, et ce que je traque et que je m'efforce de comprendre, ce ne sont pas les faits tels qu'ils se sont réellement passés mais tels qu'ils ont été ressentis, transmis à la descendance et reçus par elle. Je dois donc toucher à la mémoire et non à l'histoire, et ce qui a trait à la mémoire passe forcément par le cœur. Il me fallait donc, pour y parvenir, conduire mes interlocuteurs au plus près de leurs émotions. Au cours des interviews, je ne me suis pas limité au questionnement de front, en posant des questions attendues qui masquent quelquefois la spontanéité. J'ai souvent utilisé une méthode, dite projective, qui consiste à plonger mentalement l'interviewé dans la vie quotidienne qu'il menait alors, ou, s'agissant de ses parents, telle qu'il l'imaginait au moment de l'interview. Par exemple, en lui demandant de penser à une photo prise en Algérie puis de me dire ce qu'elle représente et pourquoi cette photo est remontée à sa mémoire. Malgré le fait que l'on ne s'y soit pas préparé, le temps mis pour évoquer cette photo est toujours très court, et tellement instantané que l'interviewé en est

surpris. Une fois la photo commentée, je lui demandais de tirer sur le fil de ses émotions. Ainsi s'ouvrent des pans entiers de mémoire, évoqués souvent pour la première fois. C'est quelquefois au cours de la seconde interview que, revenant sur la photo, le fil est tiré jusqu'à l'élément fondateur qui rend compte, dans l'enchaînement des pensées et la simplicité des mots, de la complexité des sentiments.

Parfois, les souvenirs exhumés sont heureux. Ainsi, Luc revoit « ... une photo de ma tante accoudée au balcon de l'appartement de mes grands-parents. Mes parents se sont connus là car les deux familles habitaient dans le même immeuble, sur le même palier et je suis né dans cet appartement. » Il évoque alors la vie des deux familles, le bonheur d'être rassemblés en un même lieu, les relations si particulières que les pieds-noirs entretenaient entre eux et la forte cohésion sociale qui les liait. C'est au cours de la deuxième interview que, tirant sur le fil tendu par cette photo, il ajoute :

Cette photo me fait penser à notre vie là-bas. Les appartements possédaient tous une cheminée qui aboutissait sur la terrasse. En collant mon oreille contre les conduits, je percevais les bruits, les paroles des familles qui vivaient en dessous. Toute la vie de la grande maison se mélangeait ainsi sur la terrasse. Des cœurs battaient à l'unisson. Un microcosme de

cette communauté d'Algérie, faite d'Italiens, d'Espagnols, de Maltais, se retrouvait sans le savoir, en haut de l'immeuble, dans une union de bruits, de rires, de discussions, d'odeurs, de tout ce qui faisait leur vie de gens simples. (Luc, II.¹)

Ceux que j'ai interviewés m'ont souvent demandé de décrire comment ils vivaient en Algérie. Comment mieux évoquer la vie sur les terrasses, qui sont parmi les lieux privilégiés des pieds-noirs des quartiers populaires? Jeunes, les enfants y accompagnaient leurs mères qui venaient étendre leur lessive. Elles y retrouvaient leurs voisines avec qui elles palabraient pendant que les plus petits jouaient avec ceux de leur âge. Plus tard, ils y retrouvaient leurs copains. Plus tard encore, leurs premiers flirts. Les terrasses étaient le lieu d'où les jeunes enfants observaient la rue avant même de pouvoir s'y mêler seuls et d'où ils prenaient, du haut de leur poste d'observation, la mesure de ce monde coloré, exubérant, au verbe haut et au geste fort. Et lorsque l'on est, comme Luc, un enfant sensible et attentif aux nuances, la terrasse est le lieu où l'on surprend les voix et les langues de

1. Je mentionne à la fin de chaque extrait d'interview le prénom et la génération à laquelle mon témoin appartient (I, II ou III, des plus âgés aux plus jeunes). Par exemple, « Luc, II ». Le prénom est suivi de la première lettre du nom lorsque plusieurs témoins portent le même prénom. Par exemple, « Gérard B., II ».

différentes cultures venues de Méditerranée, et qui s'entremêlent avant de s'envoler. Alors, on imagine ces gens simples, rassemblés dans un vieil immeuble ; tour de Babel de l'espoir, mieux que ne le ferait un livre de sociologie.

Parfois, les souvenirs sont plus douloureux, comme ceux de Jean-Jacques.

Je revois des photos de rue de mon quartier, à Belcourt, car nous allions peu dans le centre d'Alger. J'en revois une qui montre un arbre penché sous lequel se trouve mon oncle. On m'avait fait croire, enfant, que c'était moi qui avais fait pencher cet arbre à force de m'y appuyer... (Jean-Jacques, II)

Puis, comme je l'incitais à poursuivre...

Cet arbre se trouvait en face du bar que tenaient mes grands-parents et où j'ai été élevé. Le café de la rue de Lyon portait curieusement le pompeux et symbolique nom de café du Nouveau Monde. C'était un grand café, déjà vétuste, que ma grand-mère et mon grand-père avaient acheté en 1922. Ils avaient quitté le vieux quartier de la Marine où tous les Napolitains arrivés d'Italie, principalement des pêcheurs, s'installaient en arrivant.

Ce n'est qu'au cours de la deuxième interview, et à ma demande, que Jean-Jacques tire sur le fil de ses

souvenirs. Peu à peu les mots lui viennent et il rajoute ce qui touche aux choses essentielles, indicibles jusque-là, mêlant le cocasse au tragique, comme souvent dans ce pays du « Nouveau Monde ».

Le lieu étant très vétuste, beaucoup partirent vers des habitations plus confortables. Le propriétaire voulait récupérer ses bâtiments et ma famille résista longtemps, avec celle du charcutier. Mais bientôt, tout fut rasé autour de nous sauf le café du Nouveau Monde et la charcuterie Deveza. Dans cet immense chantier en démolition, les enfants avaient leur terrain de jeux. C'était sordide, misérable et dangereux, mais c'était chez nous. Ma place préférée, c'était contre l'arbre qui était juste en face de l'entrée et qui faisait partie d'une lignée d'acacias qui bordait la rue de Lyon. C'était mon lieu favori, mon observatoire. J'y voyais l'intérieur du café et les passants de la rue. Il y avait toujours du monde, surtout l'été. Appuyés dans l'embrasure ou assis sur le pas de la porte, les hommes regardaient les femmes passer en les dévisageant et en les détaillant de haut en bas, surtout de derrière. Je faisais comme eux sans savoir pourquoi... J'y découvrais le fameux « Nouveau Monde » et la guerre qui rôdait n'était pas encore là. L'oncle faisait partie de ce monde, et si cet arbre penchait, c'était aussi, peut-être, parce que, avant moi, il s'y était adossé enfant. Sur la photo, il est contre l'arbre,

habillé d'un costume. C'était rare, probablement un dimanche ou un jour de fête [...]. Nous sommes finalement partis, et le « Nouveau Monde » fut démoli. Ce fut notre premier exil. Et les événements nous rattrapèrent. Cet arbre existe toujours mais pas l'oncle, qui fut tué par les CRS en mai 1962, au cours d'un interrogatoire. J'avais alors 10 ans.

Voici resurgie, le temps d'une photo, une histoire bien singulière mais si proche de nombreuses autres. Elle nous entraîne loin des livres d'histoire, vers d'autres histoires de vie, heureuses ou tragiques, qui fondent le sentiment d'appartenance à une communauté et que l'on nomme piednoiritude. Elle en dit tant sur ce petit peuple : la vie quotidienne dans un quartier populaire d'Alger, le rituel des dimanches, le *melting pot* des exilés venus de toutes les rives de la Méditerranée, qui éparpille et qui rassemble, la fraternité entre les peuples, l'espérance en un « Nouveau Monde », certes « sordide, misérable et dangereux » mais où « c'était chez nous », le premier exil qui en préparait un autre, la filiation interrompue brutalement avec ceux qui ne sont plus, la fidélité aux disparus tirés des limbes de la mémoire, la guerre qui rôde, le miel devenu sang. Qui, mieux que ces quelques mots, peut rendre compte de l'extrême précipitation des événements et de paisibles vies qui basculent dans l'horreur ?

J'ai aussi utilisé cette méthode projective en demandant, par exemple, de partir pour un voyage imaginaire d'une journée en Algérie. Très souvent, dans un premier temps, mes interviewés refusaient de se prêter à ma demande, incapables de se transposer *là-bas*, ne fût-ce qu'en imagination. J'insistais. Ils finissaient par accepter, m'ouvrant ainsi l'accès à la joie des retrouvailles et à la douleur de l'absence, me faisant découvrir ce qu'ils avaient laissé de plus cher et leur fol attachement au pays qui n'est plus. Ainsi Gérard B., à qui je demande ce que signifie ce: « Moi, je ne peux pas y retourner », me répond-il finalement, après un long silence: « Je ne peux pas y retourner parce que j'y resterais. N'importe où. Je ne pourrais plus repartir. J'ai cette sensibilité qui est enfouie en moi. » Puis, dépassant l'obstacle qui n'était qu'un jeu, Gérard m'entraîne sur les pas de son enfance et de son adolescence.

Il faut également rajouter tous ceux qui m'ont confié des centaines de pages qu'ils ont écrites, souvent pour eux-mêmes, quelquefois pour leur descendance. Tels ces très beaux textes de Gérard R. qui vit au Québec, de Gérard B. de Six-Fours, de Fabienne de Nice, et de tous les anonymes qui ont déposé sur mon blog¹ des coups de cœur et des coups de gueule toujours émouvants.

1. <http://memoiredelabas.blogspot.com/>

L'épilogue de la présence française en Algérie est tragique et sa mémoire est douloureuse pour tous les Français. Pour les pieds-noirs qui ont été arrachés à cette terre. Pour les métropolitains, chez qui elle réveille le souvenir de la colonisation et d'une guerre qu'ils souhaitent oublier. Quiconque veut la sonder ouvre une boîte de Pandore qui déchaîne les passions. *Mémoire de là-bas* n'y échappera peut-être pas. Cet essai n'est, pourtant, ni à charge ni à décharge d'un quelconque camp. J'ai accompli ce travail en scientifique et utilisé une méthode rigoureuse, sans complaisance ni intolérance. J'ai rapporté les propos que des femmes et des hommes m'ont confiés sans aucune censure, indépendamment de ma propre perception des faits, de mon positionnement éthique et politique et du regard que je porte sur l'histoire. Je les ai interprétés d'un point de vue psychologique pour comprendre leur retentissement dans les mémoires individuelles. Je n'ai pas cherché à construire une mémoire des pieds-noirs. Encore moins à écrire ou à réécrire des pages d'histoire de la présence française en Algérie. J'ai juste voulu décrire les ressorts psychologiques de celles et de ceux dont la mémoire a été bâillonnée à force de ne pouvoir être dite et les conséquences sur la transmission aux jeunes générations. Je laisse aux débatteurs de la guerre des mémoires le soin de revisiter l'histoire et aux historiens celui de donner un cadre formel à cette mémoire.

Je crois en la vertu de la connaissance, seule capable de dépassionner et de permettre de parvenir à une rationalité qui a presque toujours fait défaut, de quelque point de vue que l'on examine cette histoire. Je crois que la parole permet la réconciliation des êtres, la guérison des blessures, l'apaisement des douleurs.

Je pense aux pieds-noirs qui trouveront dans ce livre les clés de leurs comportements, nécessaires à la construction de leur mémoire. Aux métropolitains qui comprendront les véritables douleurs qui ont accompagné l'exil du pays perdu et l'exode dans cette métropole qui ne les attendait pas. Pour qu'enfin naisse, peut-être, un véritable dialogue.

Mémoire de là-bas est avant tout le livre de ceux qui m'ont demandé de dire leur parole. Elle nous parle d'un nouveau monde qui n'est plus. D'un pays de rires et de larmes, de miel et de sang.